

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 6

Artikel: A côté de l'herbier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

petits juifs, « dont les yeux n'ont point vu le salut », les petits catholiques, même, « ensevelis dans l'erreur du papisme ». C'est le Vaudois qui s'en va, obséquieux, quêteur à toutes les portes, saintes et profanes, en faveur des petits Chinois et des petits Patagons, et qui paie de bonnes paroles et de promesses de l'au-delà, le malheureux criant la faim à son seuil.

C'est le Vaudois dont les yeux sont dans la nue et le gousset sur la terre ; dont la gauche sait toujours ce que fait la droite ; qui donne les secours au compte-gouttes et les exhortations à la pelle ; qui crie au scandale et clame contre la représentation de pièces assaisonnées de sel gaulois, à la lecture desquelles il s'est gaudi au coin de son feu ou qu'il est allé, en secret, voir jouer à Paris ; qui distille la médisance dans le miel de sa parole.

C'est le Vaudois à l'air austère, à la mine contrite, à la conscience tâtilonne tourmenté de vains scrupules, réfractaire à toute gâté, à tout abandon, à tout enthousiasme, jamais gai, dont la parole et la plume, muselées, ne donnent naissance qu'à des discours ou à des écrits obscurs, sans vigueur, ternes, fadasses, empêtrés de patois de Canaan, enfin ennuyeux et longs comme un jour de pluie.

Que notre caractère et la religion aussi, la vraie — car elle est gaie, celle-là ! — s'en trouveraient mieux, tout de même, si le frère de Jean-Louis n'avait pas tant de « qualités » !

Oh ! combien nous lui préférons — qu'on nous le pardonne — ce bon Jean-Louis, avec tous ces défauts, puisque défauts il y a. Que sous prétexte de l'éduquer, on ne nous le gâte pas, de grâce !

J. M.

Galant fumeur. — M^{me} X., au vieux docteur Z., qui est un fumeur enragé :

— Si j'accepte votre bras, docteur, cela signifie que je me plonge résolument dans la fumée ?

— Vous l'avez dit, chère madame, mais aussi les anges ne planent-ils pas dans les nuages !

Le Code pénal. — Un particulier feuillette des livres chez son libraire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fait-il, le *Code pénal* ? Je ne me serais jamais figuré que ce fût un livre aussi mince !

— Oh ! monsieur, répond naïvement un jeune employé, tout mince qu'il est, il renferme mille fois plus de crimes que vous n'en avez jamais commis.

LO MARIADZO A ADAM

Sur coup, l'è iena què s'è passâie l'a grand teimps que vo vu dere. M'a èta contâie l'aut'rh et se vo ne voliâ pas la crâire, ne saré pe rein que vo z'écrire. Accutâde.

Adam, quand l'a z'u èta créâ, sè promenâve ti lè dzo, decé, delé dau courti ein faseint bin adrâi atteinchon de pas trou pâ su lè carreaux et lé lece. Tot ètai areindzi que faillâi vèrè dein clli courti ! Quin dzerdenâdzo, mè z'amî ! Lâi avâi rein qu'à sè servi et pu medzî. Lâi avâi pas fauta de couâre : rein qu'à couilli et à se betâ dein lo mor : dâi favioule, dâi scorsenère, dâi truffie que l'irant dza tote boulâte et frecache, dâi z'herbette, dâi z'ugnon, dau porâ et dâi mouf d'auto bon z'affère, qu'Adam lâi vègnâi on veintro quemet 'na panse. Pouâve pas autrameint : n'avâi rein à fère et bin medzî.

Ma, tot parâi, ie s'eimbêtâve tot solet. Quand la né l'arrevâve et que sè betâve dein son lhî, quand l'è que s'ètai dèvetu on bocon — n'avâi rein à doutâ qu'onna follie de vegne que niâve pè derrâi avoué on avan — eh bin, quand l'avâi dètatsî sa follie de vegne et que l'avâi messe dessus on bocon de canapé parisien que vègnâi on ne sâ pas de io, Adam sè mettâ à reflîèchi on bocon et sè desâi dinse : « Tot parâi, n'è pas onnâ vya ! Tota la sacré dzornâ solet et nion po

dèvesâ. Lè bite vant adî per duve. S'avè pî cauquon avoué mè, cein m'âodrâi bin : on bocon de serveinta, quie que sâ. » Et vaitcé que lo leindèman, Adam fâ mettre su lè papâ on avis que sè desâi dinse :

Attention au public.

« On demande une bonne servante pour tenir un ménage soigné et tout faire dans la maison. Une jeune serait préférée. Bonne occasion d'apprendre l'hébreu. »

» S'adresser à M. Adam, au jardin d'Eden.

» Prendre garde au serpent à sonnettes. »

Manqua pas. Crac ! lo leindèman, que l'ètai onna deme ndze, tandu qu'Adam tsandzive de follie de vegne, ie l'ouât fière à son ottô et va vère. L'ètai onna galèza pernetta, bin allurâie, ma mau pegna, que lâi dit :

— E-te vo que vo z'îte Monsu Adam et que vo tsertsidze onna serveinta.

— Or ! l'è bin mè. Eintra pi dedein.

— Vigno dan po m'èingadzi. Lâi arâi-te bin à fère per l'ottô ?

— Netteyî on bocon lo pâilo, fère ma buîa ; lavâ, chètsî et repassâ ma follie de vegne.

— Cein m'âodrâi bin. Vè queri mè quauque z'harde, ma cheintere de follie et revîgno to tsaud.

Adam ètai tot conteint d'avâi onna serveinta. Et du clli dzo, l'a èta tot auto ; guiè quemet on quinson, subyâve qu'on tserdeniolet.

L'ètai conteint de sa serveinta, quand bin stasse lâi fasâi quauque cavilhie. Peinsâ-vo vâi qu'Adam l'avâi on par de balla pomme rambou que l'avâi met de côté po quand l'avâi dâi vèsite et que sa serveinta, que s'appelâve Eve, lè lâi avâi ruppâie et que l'avâi accusâ la serpeint à senaille.

Cein n'arreindzive pas Adam, ma na pas trau dèpustâ câ ie vayâi que coumeincive de reluquâ Eve et que la trovâve bin à sa potta.

On coup ie va vers li, aprî dèdjonnâ et lâi fâ :

— Na pas l'escormantsî de travaillî et de relavâ clliau zécouelles, se te mè voliâve po ton hommo et se l'ètai ma fenna, on sarâi bin benhirâo. On n'arâi min de balla-mère. Et pu su on corps de sorta et na pas on hommo de cabaret. Te porrâi fère la dama.

Cein n'a pas manquâ. Eve l'a èta tota benaise de pouâi s'appelâ Madama Adam.

Et lo leindèman sè sant maryâ.

Et clli dzo quie, dza pè vè houit hàore de la né, Adam cotâve la pòrta de son otto po s'allâ reduire.

MARC A LOUIS.

ENTRE CONFRÈRES

DEPUIS quelque temps, les farceurs et fumistes de tous genres — les escrocs aussi s'en mêlent — jouent de bien méchants tours aux antiquaires et archéologues. Ceux-ci s'en jouent même entre eux.

Ainsi un de nos archéologues les plus éminents et les plus respectables, je vous prie, voulant rire un peu, s'est permis récemment une plaisanterie à l'égard d'un de ses savants collègues de Paris.

Ainsi la conte un journal valaisan.

Le savant archéologue envoya à son collègue, avec prière d'en traduire l'inscription, un petit pot de forme bizarre, portant ces lettres, irrégulièrement espacées :

MUSTARDA

Le savant parisien, après avoir plusieurs jours et plusieurs nuits tourné autour du pot, finit par envoyer à l'illustre archéologue suisse la solution suivante :

« Marcus Ulpius Scipion Traversant les Alpes de la vallée du Rhône passa une bonne nuit à St-Maurice ».

Quel honneur !!!

L'astucieux Nendard se fit un verre de bon sang, au détriment de son cher confrère.

A COTÉ DE L'HERBIER

Ma foi tant pis, glanons ! Il faut prendre le bien où on le trouve et surtout quand il vient. Il nous arrive ce matin, sous la forme d'amusants souvenirs du « papa Jean Muret », ancien président de la Constituante vaudoise et, en son temps, premier botaniste de la Suisse, et de son ami, le doyen Chenaux, curé de Vuadens (Fribourg) et grand botaniste, lui aussi.

Ces souvenirs, contés par le doyen Chenaux, sont rappelés par M. Fr. Reichlen, dans le dernier numéro de la *Revue historique vaudoise*. Relevons-en deux ou trois, au hasard, parmi les plus amusants.

A l'auberge de la Mort.

Un beau jour, en tournée d'herborisation, Jean Muret et le doyen Chenaux arrivent à l'hôtel de l'Union, à Bulle.

— Cet hôtel a changé de nom — observa, d'une voix émue le papa Muret — autrefois, c'était « La Mort ».

— Oui, répondit le doyen Chenaux — à qui nous laissons la parole — je l'ai vu dans mon jeune âge ; il y avait là l'emblème de la mort avec sa faux ; sur un écusson se trouvaient ces mots :

A la Mort, bon logis, à pied et à cheval,
Entrez y tous, passants, assiégez mon tonneau,
Le vin que l'on y boit guérira votre mal,
Car ce n'est pas celui qui conduit au tombeau.

Nous allâmes nous asseoir sur le banc qui entoure le magnifique tilleul chanté par le poète N. Glasson et qui fait toujours l'ornement de la ville.

— Il y a plus de 50 ans, me raconta alors M. Muret, j'étais parti seul de Lausanne, pour une excursion botanique. Je traversai Jaman, Montbovon, Château-d'Ex, Gessenay et de là Ablentschen, Bellegarde, Charmey. J'arrivai après trois jours de voyage à Bulle, avec une magnifique provision de plantes. J'allai loger à l'hôtel de la Mort, qui m'avait été recommandé.

Je voulais passer une journée à Bulle, pour arranger mes plantes et me reposer. Après avoir mis en ordre ma récolte, je me souvins que j'avais promis à mes parents de leur donner de mes nouvelles et je me mis à leur écrire.

Après avoir raconté mon voyage, une idée baroque me traversa l'esprit, et je terminai ma lettre par ces mots : « Très chers parents, je me trouve maintenant à la Mort, je suis résigné à mon sort et je vous fais mes adieux. » Ma lettre étant signée, je crus devoir cependant ajouter un post-scriptum. « J'oubliais de vous dire que je suis logé dans un excellent hôtel de Bulle, à l'enseigne de *La Mort*, où je me trouve très bien et en parfaite santé. Aujourd'hui, je reste à Bulle pour visiter cette jolie petite ville et me reposer ; demain j'irai jusqu'à Vevey et après-demain je serai à Lausanne. »

Omelette ou poulet ?

Dans cette même tournée, les deux amis, tout heureux d'une trouvaille botanique, à Morlon (Fribourg) : ils avaient fait ample provision d'un petit « Hieracium » — on ne le retrouve plus aujourd'hui dans ces parages — devaient gaiement sur le chemin.

« Muret était heureux, dit le doyen Chenaux ; il me parla des visites qu'il avait faites aux curés du Valais, des Grisons et du Tessin, de ses relations amicales avec les catholiques.

» C'est alors que je lui contai l'histoire de l'omelette, qu'il m'a si souvent fait redire depuis dans des cercles d'amis. La voici.

» Il y a une quinzaine d'années environ, un jeune botaniste de Winterthur, M. Schellenbaum, vint me faire une visite. J'étais avec lui, depuis cinq ou six ans, en échange de plantes. Avant de partir pour les Grandes-Indes, il avait voulu me connaître. Il y a été plus tard nommé

consul et il est mort, laissant, je crois, une partie de sa fortune à la Société helvétique des sciences naturelles.

» M. Schellenbaum arriva donc un soir d'hiver à ma cure; on fit connaissance, on parla de botanique.

» Tout à coup, j'interrompis la conversation pour poser cette question : — Ah! ça, mon cher, êtes-vous catholique ou protestant?

— Pourquoi me faites-vous cette question? Il y a cinq ou six ans que nous nous écrivons, nous n'avons jamais parlé de religion, et maintenant que nous allons nous quitter, peut-être pour ne plus nous revoir, pourquoi m'en parlez-vous? Pourquoi cette question?

— Parce que j'ai besoin de le savoir maintenant. C'est aujourd'hui vendredi, jour où les catholiques font maigre. Si vous êtes catholique, vous aurez une omelette pour votre souper, si vous êtes protestant, vous aurez un poulet. Choisissez : que prenez-vous, le poulet ou l'omelette?

— Je prends le poulet.

— Et moi l'omelette.

» Telles furent nos seules discussions religieuses ».

Que voilà une délicieuse façon de régler les questions confessionnelles. Ne serait-ce point la bonne?

Les soirées blanches. — Les soirées littéraires et musicales de la Société de Zofingue auront lieu les lundi 8 et mercredi 10 février. Au programme, outre divers chœurs et morceaux d'orchestre, trois comédies en un acte : les « Précieuses ridicules », de Molière ; « Fleurs d'Avril », en vers, de G. Vicairé et J. Truffier ; et « Vieille Renommée », d'A. Athis. Deux salles archicombles.

Pas trop fort! — Un sourd-muet causait par signes avec un de ses amis qui connaît le langage de l'abbé de l'Epée.

Le sourd-muet y mettait tant d'actions, ses gestes étaient si véhéments, si rapides, que son interlocuteur, impatient, lui fit tout à coup, en se bouchant les oreilles :

— Mais ne crie donc pas comme ça ; je ne suis pas aveugle!

VIEILLE CHANSON

Nos bons amis d'Angleterre ont un faible, une obsession dont ils ne se peuvent défendre : celle d'une soudaine descente des continentaux dans leur île. Ils s'endorment chaque soir avec la crainte de trouver le matin, à leur chevet, un de ces continentaux leur dire, souriant : « Eh bien, ça y est ; nous y sommes! »

En dépit de l'entente cordiale, les Anglais ne peuvent se résoudre à la construction d'un tunnel sous-marin, qui cependant faciliterait fort les relations, commerciales et autres, de l'Angleterre avec le continent. Ce tunnel leur fait l'effet du « bloc enfariné » de la fable.

Aujourd'hui, nouvelle panique! Si l'on ne peut arriver chez S. M. Edouard VII en passant sous la Manche, on y arrivera peut-être en passant par dessus, par le chemin des airs. Pour empêcher aux aéroplanes d'atterrir, il va falloir que l'Angleterre s'enterme dans une carapace de piquants, comme un hérisson : « Halle-là ; ça pique ! »

En attendant, voici des couplets très vieux et d'un ton original sur la descente en Angleterre. Ils datent du temps où Napoléon-le-grand faisait trembler tous ses voisins, en général, et les Anglais, en particulier.

Soldats, le Bal va s'ouvrir
Si vous aimez la danse,
L'Allemande vient de finir ;
Mais l'Anglaise commence.
D'y figurer, tous les Français
Seront parbleu bien aises ;
Car s'ils n'aiment pas les Anglais,
Ils aiment les Anglaises.

Les Français donneront le Bal,
Il sera magnifique.
L'Anglais fournira le local
Et payera la musique.
Nous, sur le refrain des couplets
De nos rondes françaises,
Nous ferons chanter les Anglais
Et danser les Anglaises.

D'abord par le pas de Calais
On doit entrer en danse ;
Le son des instruments français
Marquera la cadence ;
Et comme l'Anglais ne saura
Que danser les anglaises,
Bonaparte lui montrera
Les figures françaises.

Dans nos entrechats, cette fois,
Pour être plus à l'aise
Laissons les casimirs étroits,
Quittons la mode anglaise.
Portant cocardes et mousquets,
Au lieu de ces fadaïses,
Nous ferons goûter aux Anglais
Les parures françaises.

Allons, mes amis, le grand rond ;
En avant, face à face.
Français ! là-bas, restez d'aplomb.
Anglais, changez de place.
Vous, Monsieur Pitt, un balancé ;
Suivez la chaîne anglaise,
Pas de côté, chassé, croisé,
C'est la danse française.

Autant celui-là!... — C'est le titre d'une comédie charmante, toute de fine observation et d'humour, qui fut jouée dimanche au Casino de La Sarraz à l'occasion de la soirée de l'Orchestre, et dont l'auteur est notre ami et collaborateur Henri Schüler. Succès très vif et très mérité pour l'auteur et pour ses interprètes.

LA VOITURE DE M. SOULIER

Il fait bon, tout de même, en ce temps où l'on est obsédé de sports, records, skis, bobsleighs, hockey, patinage, bicyclette, autos, foot-ball, rugby, tennis, etc., etc., d'entendre quelqu'un parler encore de « marcher », au sens propre, bien entendu. Au figuré, les marcheurs, vieux et jeunes, ne manquent certes point.

Il y a quelques jours, à l'école de la rue du Môle, à Genève. M. Emile Yung, le savant professeur de l'Université de Genève, a fait, sous le titre : « Les bizarreries du corps humain », une conférence des plus intéressantes.

Il a exposé avec esprit les principales causes des malformations et des laidours de notre corps. La vie artificielle que nous menons dans l'atmosphère opacifiée par les poussières de nos villes et que nous imposons à nos enfants en les enfermant dans les écoles dès leur âge le plus tendre, les modes auxquelles nous nous soumettons servilement dans nos vêtements et dans notre alimentation ; le goût croissant pour les excentricités, l'adaptation de nos organes aux exigences professionnelles, l'atavisme, etc., sont autant de raisons qui expliquent combien on rencontre dans les pays civilisés de têtes cabossées, d'épines dorsales tordues, de membres inégaux, et de visages bicornus.

M. Yung possède à cet égard une collection de documents graphiques qu'il a recueillis dans bien des contrées et dont il s'est servi pour illustrer son plaidoyer.

Or que faisons-nous de notre corps? un usage si souvent à rebours du bon sens que nous détruisons peu à peu son harmonie originelle. Il devient toujours plus difficile de rencontrer une figure symétrique ayant le nez en son milieu ou les yeux et les oreilles sur le même niveau. On a heureusement supprimé des layettes, les béguins dans lesquels se moulaient autrefois les têtes des petits enfants, mais on a tort encore de leur faire porter trop de bonnets ou de turbans sous prétexte de les enjoliver.

Le savant et spirituel conférencier a dit encore

quelques mots des chapeaux trop lourds et des bottines trop étroites, des corsets et de la bicyclette, de certains sports et de nombres d'engins dont l'emploi embellit ou fortifie certaines parties du corps au détriment des autres. Il voit le remède aux maux qu'il a décrits dans l'exercice judicieux et harmonique de l'ensemble de nos organes, dans la marche au grand air, par exemple, « où la totalité de nos muscles, notre cœur, nos poumons, nos jambes et notre cerveau trouvent à la fois leur compte », et qui est incontestablement le plus rationnel et le plus intéressant de tous les sports.

Cuisinière inamovible. — Dites donc, patron, s'écrie un consommateur dans un restaurant, votre potage est diantrement salé!

— Toutes mes excuses... Faut croire que la cuisinière est un peu amoureuse.

— Flanquez-moi cette belle amoureuse à la porte!

— Pas mèche : c'est ma femme...

Remarque. — Il n'y a qu'un seul joug supportable, celui du devoir ; une seule soumission dont on ne puisse raisonnablement s'affranchir, la soumission aux lois communes.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

— Gage que nous recevrons moins de réponses justes, à cette énigme, que nous n'en avons reçu pour la question des prunes. Cherchez, aimables lectrices, et vous aussi, chers lecteurs. C'est donc une énigme :

Je donne en dix à deviner
Au plus expert en ce manège,
Un champ qu'on ne peut moissonner,
Que lorsqu'il est couvert de neige.

PRIME : Un agenda de poche.

Tirage au sort, jeudi.

Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 7 février. En matinée, *La Bête féroce*. En soirée, *Blanchette* et *Le Vieux Marcheur*.

Mardi 9 février, représentation populaire : *Sherlock Holmes*.

Jeudi 11 février, première représentation du *Roi*, comédie en 4 actes, par MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène.

Nous avons eu, jeudi dernier, une fort belle représentation de *Israël*, une des œuvres les plus discutées de Bernstein.

Le Roi, de Caillavet et de Flers, dont la première nous est annoncée pour jeudi, sera interprété et monté avec un soin tout particulier.

Kursaal. — Voici des détails sur la Revue : *Zep... plein tous les soirs!*... qui a débuté hier en soirée de gala sur invitations. Grand succès sur toute la ligne. Trois actes et six tableaux : Premier tableau : Sous le clocher de Saint-François. — Deuxième tableau : Les Bains de Cour. — Troisième tableau : La Sainte Catherine. — Quatrième tableau : Paysage d'hiver. — Cinquième tableau : La rue de la Paix. — Sixième tableau : La poule aux œufs d'or.

Cent vingt costumes neufs de Madame Tapie. — Musique adaptée par Ch. Michel. — Coiffures de Mme Zanoli-Fornerod. — Une installation lumineuse et décorative spéciale de M. L. Caudery. — Décors entièrement nouveaux, œuvre de M. Laurent Vanni, de Lausanne.

Les acteurs et chanteurs sont au nombre de trente : M. Gosset, le très amusant artiste de la Scala, Mme Berthe Hod, la charmante comédienne, M. Garçon, le bon comique, puis Mmes Darlay, Lamballe, Franco, Landoza et six autres ; MM. Ridon, Flers, Bolouis et neuf autres. Les chanteuses et danseuses anglaises : Daily Miror's-Milani — qui dansent trois ballets : Les poupées de Jaquet-Droz, les baigneuses de Cour et les sports d'hiver ; une fanfare en scène ; l'orchestre renforcé.

Allons ! une belle et longue série en perspective.

Lumen. — Le théâtre « Lumen » qui est à la veille d'importantes transformations qui en feront une petite « Bodinière » lausannoise, offre actuellement à ses fidèles, toujours nombreux, un programme des plus attrayants et des plus variés. Une soirée à la gentille salle de la rue du Grand-Pont est tout indiquée.

Draps de Berne dans 25 nuances et qualité supr., chez *Walther Gygan, fabricant, Bleienbach*. Demandez échantillons. (H7562J.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.